

Le Petit Journal

ADMINISTRATION

61, RUE LAFAYETTE, 61

Les manuscrits ne sont pas rendus

On s'abonne sans frais
dans tous les bureaux de poste

5

CENT.

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

5

CENT.

ABONNEMENTS

22^{me} Année

Numéro 1.102

DIMANCHE 31 DÉCEMBRE 1911

	SIX MOIS	UN AN
SEINE et SEINE-ET-OISE..	2 fr.	3 fr. 50
DÉPARTEMENTS.....	2 fr.	4 fr. »
ÉTRANGER	2 50	5 fr. »



AU SALON D'AVIATION

La foule devant l'aéroplane du "Petit Journal" qui a accompli le raid de Casablanca à Fez

EXPLICATION DE NOS GRAVURES

AU SALON D'AVIATION

La foule devant l'aéroplane du « Petit Journal »

Ce n'est pas aux lecteurs du *Petit Journal* qu'il faut rappeler la magnifique expo- sition, accompli en septembre dernier, par notre collaborateur René Lebaut et le sa- peur Brégué.

Débarqués à Casablanca, sur la côte atlantique du Maroc, ils montèrent le mer- veilleux aéroplane construit par l'ingé- nieur Brégué et prirent leur vol vers Fes. Ils suivirent d'abord la côte jusqu'à Rabat, puis, de ce point, ils s'élancèrent hardi- ment au-dessus de ce pays encore à demi- hostile. En route, ils essayèrent des coups de feu tirés par des Marocains. Au-dessus de Méquinez, ils faillirent, par suite du manque de carburant, tomber de 1.500 mè- tres d'altitude. Ils parvinrent enfin dans la capitale de Moulay Hafid et furent salués par la colonie européenne, enthousiasmée de l'audace des deux hardis pilotes.

C'était la première fois qu'un aéroplane volait au-dessus de ce pays qui, demain, sera français. Après avoir été à la peine, il est bien juste que ce splendide appareil soit à l'honneur et la foule se presse, au salon de l'aviation, pour l'admirer.

AUX INDES ANGLAISES

Une grande chasse en l'honneur de S. M. George V

Le roi d'Angleterre, qui vient d'être pro- clamé empereur des Indes à Delhi, a pro- fité de son voyage dans le grand empire asiatique pour assister à de grandes chas- ses données en son honneur. Une des plus curieuses et des plus passionnantes, assu- rément, a été, dans le Népal, une chasse aux rhinocéros.

Dans ce but, on a réuni six cents élé- phants spécialement dressés à ce genre de poursuite et c'est du haut d'un de ces pachydermes que S. M. George V a eu ce plai- sir original pour un chasseur d'abattre un nombre considérable des rhinocéros décou- verts dans la jungle.

VARIÉTÉ

LA GRISETTE

Une statue. — La Grisetle, son panégy- riste, son peintre, son poète, son roman- cier. — L'ouvrière parisienne aux temps romantiques. — Comment une minidette devint vingt fois millionnaire.

On vient d'élever à Paris une statue à la Grisetle. C'était une jolie statue du sculpteur Jean Descomps qui se morfon- dait, depuis longtemps déjà, dans un quel- conque dépôt de marbres. Un beau jour un conseiller municipal d'un quartier popu- leux la vit. Elle lui plut ; il la demanda pour son quartier. On la lui accorda.

Et la Grisetle se dresse aujourd'hui à l'angle du boulevard Richard-Lenoir et du Faubourg du Temple. Les gentilles ou- vrières qui, chaque matin, descendent des hauteurs de Belleville vers le centre de Pa- ris peuvent la saluer au passage.

On a mis là cette statue sans tambour ni trompette, sans inauguration, sans minis- tre, sans musique, sans discours. Il paraît que l'éloquence ministérielle ne pouvait dé- cemment célébrer la Grisetle.

Et pourquoi donc, bon Dieu ? En quoi la Grisetle n'en est-elle pas digne ? Les mi- nistres ne feraient-ils pas mieux de louer la petite ouvrière qui travaille pour gagner sa vie, plutôt que d'exalter trop sou- vent les vagues mémoires de tous ces poli- tiens d'arrondissement auxquels on consa- cre si abusivement le bronze et le mar- bre dès qu'ils sont décédés ?

Pauvre Grisetle ! on l'a mise là, à son coin de rue, sans un mot de bienvenue. Suppléons donc à l'indifférence des ora- teurs officiels, et faisons ici l'éloge de la Grisetle.

D'abord d'où vient ce mot « Grisetle » ?

La grisetle était autrefois une étoffe lé- gère faite ordinairement d'un mélange de soie, de laine, de fil, de poil ou de coton. On l'employait pour les vêtements des fem- mes du peuple. C'est donc l'étoffe qui a don- né son nom à celles qui la portaient.

Dans le principe, la grisetle, comme l'in- dique son nom, était uniformément grise, mais, par la suite, on en fit de toutes cou- leurs et de toutes façons.

Dès le XVII^e siècle les jolies filles du peu- ple s'habillaient de grisetle et étaient déjà désignées sous ce nom. On trouve ces vers dans un vaudeville de Dancourt :

De jeunes fillettes,
Aimables, bien faites
Autant que vous l'êtes,
Font dans leurs grisettes
Bien plus de fracas
Que de vieux appas
En or de ducats.

Et La Fontaine déclare que :

Sous les cotillons des grisettes
Peut loger autant de beauté
Que sous les jupes des coquettes.

Notre grand fabuliste semble d'ailleurs

avoir grande estime pour la Grisetle, car, ailleurs, il dit encore :

Une grisetle est un trésor.

L'ouvrière jeune, pimpante et jolie, la pe- tite ouvrière insouciance et riieuse, fut de tout temps l'un des charmes de la rue pari- sienne.

Filles des modes de jadis ; grisettes de na- guère ; minidettes d'aujourd'hui, appelez- les comme il vous plaira ; Manette ou Ma- non, Mimi-Pinson, Musette ou Jenny l'ou- vrière, Louise ou Florine, sont les petits dé- mons familiers de notre capitale.

Le XVIII^e siècle qui n'aima pas moins les grâces naïves que les élégances apprêtées, raffola des petites modistes en casquin au- tant que des belles dames en paniers.

C'était la joie des désœuvrés de muser par les rues où se trouvaient les boutiques des marchandes de modes et de jeter à tra- vers les vitrages des yeux indiscrets sur les petites modistes assises dans un comptoir à la file l'une de l'autre.

Ecoutez leur historien :

« Elles arrangent ces pompons, ces « colifichets, ces galants trophées que la mo- « de enfante et varie... Vous les regardez « librement et elles vous regardent de mé- « me... »

« Ces filles, enchaînées au comptoir, l'ai- guille à la main, jettent incessamment l'œil dans la rue. Aucun passant ne leur échappe. La place du comptoir voisine de la rue est toujours recherchée comme la plus favorable, parce que les brigades d'hommes qui passent offrent toujours le coup d'œil d'un hommage... »

Des « filles des modes » ont conquis le cœur de plus d'un poète en renom, de plus d'un galant abbé, voire de plus d'un gentil- homme.

« Elles vont le matin aux toilettes avec des pompons dans leurs corbeilles. Il faut parer le front des belles, leurs rivales ; il faut qu'elles fassent taire la secrète jalousie de leur sexe, et que, par état, elles em- bellissent toutes celles qui les paient et qui les traitent avec hauteur. Quelquefois le minois est si joli, que le front altier de la riche dame en est effacé. La petite mar- chande en robe simple se trouve à une toi- lette dont elle n'a pas besoin ; ses appas triomphent et effacent tout l'art d'une co- quette. Le courtisan de la grande dame de- vient tout à coup infidèle ; il ne lorgne plus, dans le coin du miroir, que la bouche fraîche et les joues vermeilles de la petite qui n'a ni suisse, ni aïeux... »

Brunes piquantes, ou blondes sans fa- leur, l'œil bien ouvert, le nez bien tiré, les dents du plus bel émail du monde, qu'il fai- sait beau les voir dans leurs ajustements du dimanche, vêtues de zinzolin, coiffées d'un cabriolet charmant avec un fichu de gaze, un collier de cailloux du Médoc et une paire de mitaines de soie à jour ornées de bra- celets à boucles pour les retenir au bras.

Dans cet équipage, leurs amis les men- naient aux boulevards tout comme les grandes dames, boire du lait à la ferme de la Grange-Batelière, danser aux Porche- rons, parfois même plus loin, jusqu'à Pas- sy, jusqu'à Chaillot ou bien encore tout là- haut, à Montmartre, où l'on dégustait la pi- quette du cru en regardant tourner les moulins.

Jules Janin, qui connut le beau temps des Grisettes, parle de cette mince étoffe de bu- re qui leur donna son nom... Pauvre robe de grisetle !... La Mimi-Pinson de Musset n'en avait qu'une, et encore la mettait-elle en gage pour porter des médicaments et des friandises à son amie Rougette malade.

« Sortez le matin, par un beau jour qui commence, disait Janin, et regardez au- tour de vous : quelle est la première femme éveillée dans ce riche Paris qui dort enco- re : c'est la grisetle ! Elle se lève un instant après le jour, et, tout de suite, la voilà qui se fait belle pour toute la journée. Son ablution de chaque jour est complète ; ses beaux cheveux sont peignés de fond en comble ; ses vêtements sont reluisants de propreté, je le crois bien ma foi ! c'est elle-même qui les a faits, elle-même qui les a blanchis ! En même temps elle pare aussi la mansarde qu'elle habite ; elle met en or- dre le pauvre rien qu'elle possède ; elle dé- core sa misère comme d'autres femmes ne sauraient pas décorer leur opulence.

« Ceci fait, elle jette un dernier regard sur son miroir, et, quand elle s'est bien as- surée qu'elle est aussi jolie aujourd'hui qu'elle l'était hier, elle s'en va à son tra- vail... »

« En effet, et voilà ce qu'elles ont de tou- chant et de respectable : qui dit une griset- te, dit, en même temps, un petit être char- mant et content de peu, qui produit et qui travaille ; une grisetle oisive n'est pas dans la nature des grisettes : elle devient alors tout autre chose ; elle sort tout à fait de cet honnête département des grisettes ; une fois oisive, elle franchit la faible limite qui la sépare du vice parisien... »

« Mais cependant, puisqu'elle travaille, quel est donc le travail de la grisetle ? Il serait bien plus simple de dire tout de suite quel n'est pas son travail, car qui dit une grisetle dit une fille bonne à tout, qui sait tout, qui peut tout. Une légion de fournis- travailleuses suffit à produire des monta- gnes ; eh bien ! la grisetle est comme la fourmi. Les grisettes de Paris, ces petits êtres fluets, actifs et pauvres, Dieu le sait ! opèrent autant de prodiges que des armées. Entre leurs mains industrieuses se façonnent sans fin et sans cesse la gaze, la soie, le velours et la toile.

« A toutes ces choses informes, elles don- nent la vie, elles donnent la grâce, l'éclat ; elles les créent pour ainsi dire et, ainsi

créées, elles les jettent dans toute l'Europe ; et croyez-moi, cette innocente et continuelle conquête à la pointe de l'aiguille est plus durable mille fois que toutes nos conquê- tes à la pointe de l'épée... »

Le portrait de nos jolies Minidettes n'a varié à aucune époque ?... Regardez-les passer le matin, alertes et vives, lorsque, des quartiers excentriques, elles descendent vers la rue de la Paix ; écoutez-les, à midi, lorsqu'elles vont, babillant, faire leur tour de boulevard avant de regagner l'atelier ; suivez-les, le soir, quand elles rentrent au logis, à peine lassées d'une journée de tra- vail. Elles répandent autour d'elles un pa- rum de jeunesse et de bonne humeur... *

La grisetle, vous le voyez, a eu son pané- gyriste. Elle a eu aussi ses peintres. Gavar- ni, Daumier, Henri Monnier l'ont célébrée par leur crayon ou leur pinceau.

Elle a eu son poète. Et quel poète ! Le plus éternel des poètes. Musset a immorta- lisé Mimi Pinson, cette blonde qui n'avait qu'une robe et qu'un bonnet. Il l'a dorée malgré la simplicité de sa mise ; il a chanté sa grâce et sa beauté ; son honnêteté et son courage.

Mimi Pinson peut rester fille
Si Dieu le veut, c'est dans son droit.
Elle aura toujours son aiguille
Landerinette !

Au bout du doigt.
Pour entreprendre sa conquête,
Ce n'est pas tout qu'un beau garçon :
Faut être honnête ;
Car il n'est pas loin de sa tête
Le bonnet de Mimi Pinson.

La grisetle a eu aussi son romancier. Paul de Kock a décrit dans vingt volumes sa vie, ses mœurs, son goût des simples plaisirs.

« Des grisettes, dit-il, il y en a de jolies, de drôles, de piquantes, d'étourdies, de sen- sitionnelles, d'honnêtes, de sages même. Et pourquoi pas ? Molière dit : Où la vertu va- t-elle se nicher ! Mais il faut bien qu'elle se réfugie quelque part : elle est moins rare dans les mansardes que dans les boudoirs. Quand on n'a que cela pour tout trésor, on tient à la conserver... »

Et le romancier nous décrit une chambre de grisetle, « séjour curieux et piquant pour un observateur. »

« Figurez-vous une petite chambre ornée d'un papier à treize sous le rouleau ; point de rideaux à la fenêtre, mais une corde tendue devant, et toujours un jupon ou une chemise qui sèche, avec accompagnement de paires de bas... »

Une couchette, quelquefois un lit de san- gle, une petite table de noyer, parfois une commode, deux chaises ; sur la cheminée tout un méli-mélo d'objets divers ; mais toujours les deux carafes bleues remplies de fleurs ; elles ne tiennent pas aux plus ra- res ; pourvu qu'elles aient de la giroflée et du réséda, elles sont satisfaites, elles en fourrent des paquets dans leurs carafes ; il faut que cela dure toute la semaine et que cela sente bon quand même... »

Tel est le logis d'une grisetle au temps de Paul de Kock.

« Et ne croyez pas, ajoute notre roman- cier, qu'une chambre si pauvrement garnie soit un triste séjour : le matin on y chante dès qu'on a les yeux ouverts... »

Et puis une fois habillée, la grisetle se sauve en fredonnant un couplet du dernier vaudeville du Gymnase — Le Gymnase jouait des vaudevilles en ce temps-là. — Elles s'en va à son magasin en marchant sur la pointe du pied, et en riant au nez des passants dont la figure lui paraît comique. La grisetle, assure Paul de Kock, est essen- tiellement moqueuse, ce qui ne l'empêche pas d'être compatissante, généreuse ; elle donnera son déjeuner et tout ce qu'elle a dans sa poche à une pauvre femme qui viendra lui dire qu'elle n'a pas de pain à donner à ses enfants ; et, pendant toute la semaine, au lieu de croquer du chocolat, elle déjeunera d'une flûte et d'un verre d'eau. Mais elle n'en sera pas plus triste et surtout pas plus vaine. Ce qu'elle oublie le plus vite, c'est le bien qu'elle a fait... *

Et vous voyez par là que nos gentilles minidettes d'aujourd'hui sont les dignes descendantes des grisettes de naguère.

Le dimanche, c'était le grand jour pour les grisettes de ces temps romantiques.

Elles allaient au bois de Romainville ou à quelque bal intra ou extra muros, rare- ment à Tivoli — c'était trop luxueux pour elles, mais bien plutôt à l'Elysée Montmar- tre, à l'Ermitage et aux Montagnes fran- çaises, entre la barrière des Trois Couron- nes et celle de Belleville. Là, on tricottait des jambes toute la soirée ; après on ren- trait au logis et l'on s'endormait en rêvant de cachemires et de balbalas.

L'histoire de la Grisetle n'aurait pas que des pages de grâce discrète ; elle serait très variée et aurait même sa page héroïque.

En l'an 1799 il y avait à Toulouse une petite grisetle blonde comme Mimi Pinson et jolie comme elle. Cette grisetle s'appe- lait Palmyre et travaillait chez Mme Fou- rès une modiste de la ville.

Or, la modiste avait pour neveu un beau capitaine qui s'éprit de Palmyre et l'épou- sa.

Mais voilà que fut décidée la campagne d'Egypte. Le capitaine fut désigné pour partir. Palmyre qui d'aimait passionné- ment ne voulut pas le quitter. Elle se dé- guisa en hussard et le suivit pendant une partie de la campagne.

On assure même que le général en chef Bonaparte, l'ayant vue dans ce costume, la

trouva charmante et en devint éperdument amoureux.

Parmi les grisettes célèbres, il ne fau- drait pas oublier cette fameuse Mlle Ber- tin, dont je vous contais récemment l'his- toire ici même.

Rose Bertin avait été grisetle chez Mme Pagelle, rue de Richelieu à l'enseigne du *Trait Galant*, avant de devenir la modiste de Marie Antoinette, et, comme on l'appe- lait alors, « le ministre des modes ».

L'autre jour enfin, un journal rapportait une histoire de grisetle qui est un vrai conte des *Mille et une Nuits*.

La minidette dont il s'agit s'appelle Mlle Aline — Ninine pour ses compagnes d'ate- lier. — Elle était naguère employée chez une modiste de la rue de la Paix. Or, un jour, vint chez cette modiste, une jeune Américaine richissime qui voulait acheter des chapeaux. Ninine fut chargée de gui- der son choix. L'Américaine la trouva char- mante et la pria de venir elle-même lui ap- porter à son hôtel les chapeaux choisis. Ninine s'y rendit ; les jeunes filles causè- rent. Bien que de conditions différentes, el- les se découvrirent les mêmes goûts et les mêmes sentiments.

L'Américaine était atteinte d'une maladie grave : elle était tuberculeuse. C'était pour la distraire que son père l'avait amenée à Paris. Cependant, elle ne voulait voir per- sonne ; seule Aline avait su conquérir son amitié.

Quand elle dut regagner l'Amérique, elle supplia sa nouvelle amie de partir avec elle, Aline y consentit. Elle aussi s'était attachée profondément à la jeune malade. Lorsque celle-ci, vaincue par le mal, dut s'aliter, Aline la soigna avec un dévouement admi- rable ; et jusqu'au dernier jour elle ne quitta pas son chevet.

Le père de la jeune fille adorait son en- fant ; il ne lui survécut que peu de temps. Mais, avant de mourir, et en souvenir du dévouement d'Aline et de l'amitié que sa fille avait pour elle, il lui laissa par tes- tament toute sa fortune : dix-neuf millions et d'immenses propriétés en Floride.

Et voilà l'histoire de Ninine, l'heureuse minidette, devenue plus de vingt fois mil- lionnaire par le fait de sa bonne grâce et de son bon cœur.

Ernest LAUR.

LA SEMAINE FANTAISISTE

Pour être belle

Une jolie femme vient de publier des articles aux plus divers moyens d'être belle. (Les Journaux).

D'après le dictionnaire populaire. Pour être belle il faut souffrir. L'un de l'autre est le corollaire. Ce précepte ne peut périr. Madame Eve prit, la première, Cette habitude singulière Et ses descendantes, depuis, A cet exemple trop fidèles, Firent la même chose qu'elle Et la font encore aujourd'hui.

Mais, il y a quelques années, Cet art de se causer du mal Chez ces pauvres infortunées Était restreint, presque normal. On se serrait les pieds, la taille ; On se faisait quelques entailles Dans les oreilles ; on portait Des cheveux faux, des avantages Empruntés pour le colportage... Quel piètre martyre c'était !

Le progrès, comme pour le reste, En ce sujet de la beauté, De nos jours, nul ne le conteste. A fait un pas inusité. Pour conquérir tous les suffrages, Il faut s'armer d'un fier courage, Supporter des maux inconnus Et c'est dès l'âge le plus tendre Que l'on doit désormais prétendre Au rôle envié de Vénus.

Tout d'abord le plus nécessaire, C'est de s'engager par serment A n'être plus jamais sincère, A n'avoir plus de sentiment ; De son visage, il faut proscrire Le rire et même le sourire, A plus forte raison les pleurs ; En effet le rire et les larmes Creusent des rides dans les charmes Et c'est le pire des malheurs.

Puis on doit observer l'hygiène Indispensable en pareil cas. Le premier point est qu'on s'abstienne De manger trop à ses repas ; Jamais de pain, jamais de viande ; Quelques légumes qu'on commande Sans beurre, sans poivre et sans sel. Pas d'alcool et ni vin, ni bière ! Mais de la bonne eau de rivière Comme breuvage habituel !

Prendre des bains, suivre des cures. Supporter les soins sans douceur Du colleur, de la manucure, Du pédicure et du masseur. Après treize heures de toilette, Se cuirasser de bandelettes, Rester fixe sur son pivot Et la nuit, afin que l'on loue Votre teint, se couvrir les joues De deux escalopes de veau.

Redouter la froide atmosphère, Mais craindre le soleil avant Et surtout, surtout, ne rien faire Que de se soigner tout le temps... Enfin lorsque, durant sa vie, Une femme s'est asservie A cet exercice écrasant, Elle est belle : c'est un principe, Mais par contre, nom d'une pipe, Elle a aussi... quatre-vingts ans !

Claudin.



AUX INDES ANGLAISES

Une grande chasse en l'honneur de S. M. George V